

**DISCOURS SUR L'AUTRE ET SUR SOI
EN CONTEXTE DE MOBILITÉ SPATIALE :
LE CAS DE LA DIASPORA CAMEROUNAISE AU CANADA /
DISCOURSE ON THE OTHER AND ON THE SELF
IN THE CONTEXT OF SPATIAL MOBILITY:
THE CASE OF THE CAMEROONIAN DIASPORA IN CANADA**

Bernard Mulo FARENKIA

Professor, Ph.D.

(Cape Breton University, Canada)

bernard_farenkia@cbu.ca, <https://orcid.org/0000-0002-9184-8140>

Abstract

The article analyzes the discourses of several members of the Cameroonian diaspora of Canada regarding the norms and practices of the language, and the strategies for establishing verbal contact with other people in this country. The importance of this work stems from the fact that it addresses the issue of managing intercultural conflicts in the context of geographical mobility of individuals.

Keywords: *discourse, linguistic norm, linguistic practice, communication strategy, intercultural conflict*

Rezumat

În articol, se face o analiză a discursurilor ținute de câțiva membri ai diasporei cameruneze din Canada cu privire la normele și practicile glotice, la strategiile de stabilire a contactului verbal cu alte persoane în țara nominalizată. Importanța acestei lucrări discinde din faptul că în ea, este abordată problema gestionării conflictelor interculturale în condițiile mobilității geografice a indivizilor.

Cuvinte-cheie: *discurs, normă lingvală, practică lingvală, strategie de comunicare, conflict intercultural*

Introduction

Le développement exponentiel des flux migratoires entre le Sud et le Nord et la politique canadienne en matière d'immigration axée en grande partie sur les travailleurs qualifiés entraînent l'arrivée sur le sol canadien d'un nombre important de Camerounais. Les défis pour ces immigrants sont nombreux. En plus de l'adaptation au nouvel environnement climatique et professionnel ils se trouvent confrontés « à des configurations de pratiques et de représentations [...] culturelles divergeant fortement de leur univers familier mais dont ils peuvent difficilement faire abstraction s'ils veulent mener leur projet [...] de manière satisfaisante »¹. Il serait donc intéressant de savoir comment les Camerounais installés au Canada réagissent à ces nouveaux défis.

Le présent article a pour objectif d'analyser les discours tenus par quelques membres de la diaspora camerounaise au Canada au sujet de leurs représentations des normes et pratiques langagières au Canada, des langues et styles interactionnels en contexte canadien, et des stratégies que les personnes interrogées mobilisent pour gérer le contact avec l'altérité.

Quelques rappels théoriques

Il convient tout d'abord de faire un bref cadrage théorique en ce qui concerne les notions centrales de notre étude, notamment l'*ethos*, les *représentations* et les *stéréotypes*. Le terme *ethos* désigne, dans « La Rhétorique » d'Aristote (1991), l'image de soi que l'orateur construit à travers son discours dans le but de persuader son allocutaire. Cette conception correspond à l'*ethos* individuel² ou *ethos* discursif. L'*ethos* discursif est « l'image que le locuteur construit, délibérément ou non, dans son discours, qui constitue un composant de la force illocutoire »³.

L'*ethos* discursif se construit sur la base d'un *ethos* préalable/préexistant⁴, qui peut être modulé, remodelé ou retravaillé dans le discours selon les situations de communication. Ainsi, la construction de l'*ethos* peut témoigner des modalités selon lesquelles l'orateur s'efforce de mettre en évidence, de corriger ou de gommer les traits dont il présume qu'ils lui sont attribués. C'est à partir de là qu'on peut voir comment l'image préalable du locuteur est refaçonée par un discours qui tantôt la renforce, tantôt travaille à la transformer.

Si la représentation préexistante s'avère favorable et appropriée à la circonstance, l'orateur peut s'appuyer sur elle. Il doit au contraire la moduler ou la réorienter si elle joue contre lui, ou si elle ne convient pas aux buts de persuasion qu'il s'est fixés⁵.

En d'autres termes, la construction ou la caractérisation de l'*ethos* individuel nécessite la prise en compte d'éléments de l'*ethos* collectif ou culturel⁶. L'*ethos* collectif est l'image « avec laquelle les membres [d'un groupe] peuvent s'identifier et à l'aide de laquelle ils se positionnent par rapport aux autres groupes »⁷. L'*ethos* individuel peut donc s'appréhender comme une mise en scène (partielle ou totale) d'un *ethos* préalable qui est, à son tour, un segment de l'image collective d'un groupe. Pour analyser les images que les locuteurs construisent d'eux-mêmes dans les interactions quotidiennes, il faudrait donc tenir compte de la perception/représentation générale de la communauté discursive à laquelle appartiennent les interactants. Ceux-ci, du fait de leur appartenance à un groupe, partagent avec les autres membres du groupe des caractères similaires, ce qui donne l'impression, vu de l'extérieur, que ce groupe représente une entité homogène. Une fois de plus, il est essentialisé par un regard extérieur, ce qui engendre des stéréotypes [...]. L'*ethos* collectif correspond à une vision globale, mais à la différence de l'*ethos* singulier, il n'est construit que par attribution apriorique, attribution d'une identité émanant d'une opinion collective vis-à-vis d'un groupe autre⁸.

Quoi qu'étant une « attribution apriorique », l'éthos collectif permet de cerner la manière dont les locuteurs élaborent individuellement leurs propres images et comment celles-ci participent à la construction, au renforcement ou à la simple mise en scène de l'éthos collectif. Toute forme de prise de parole constitue donc un lieu d'élaboration des images de soi et du groupe: l'éthos individuel s'ancre dans l'éthos collectif (l'orateur doit bien puiser dans un stock de valeurs partagées pour que « ça marche », et inversement, l'éthos collectif n'est appréhendable qu'au travers des comportements individuels dans lesquels il vient s'incarner (ce sont les individus qui par leur comportement confirment et consolident les valeurs du groupe, en attendant du même coup leur adhésion à ces valeurs collectives: il s'agit donc bien toujours de se montrer sous un certain jour, autant que possible favorable, en se conformant à certaines normes en vigueur dans sa société d'appartenance (la non-conformité étant une forme de suicide social⁹.

La *représentation* peut se définir comme le « produit ou le processus d'une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté et lui attribue une signification spécifique »¹⁰. C'est une forme de savoir qui permet d'interpréter et de s'approprier le monde environnant et elle est directement ou indirectement d'un éthos culturel constitué de savoirs et de systèmes de valeurs partagés par les membres d'une société. Et puisque l'éthos est en perpétuelle mutation, la « représentation n'existe jamais sous une forme fossilisée et définitivement figée mais est au contraire amenée à varier, de manière plus ou moins sensible, au gré des contextes et des interactions dans lesquelles elle est verbalisée¹¹ ». Autrement dit, si le caractère dynamique de l'éthos est ignoré, l'on court le risque de se limiter aux *stéréotypes*, c'est-à-dire à la production « des images collectives figées et décontextualisées servant non pas à décrire les situations mais à leur donner du sens¹² ».

Grosso modo, l'éthos collectif camerounais est plurilingue (deux langues officielles (anglais et français), plusieurs langues autochtones et des langues hybrides comme le *pidgin English* et le *camfranglais*), multiculturel et multiethnique (pluralité et diversité ethnique et culturelle), solidaire (proxémique verbale et spatiale), inégalitaire (prééminence des relations asymétriques sous-tendues par l'âge, le statut social, le matériel, le pouvoir sociopolitique), verbeux ou expressif, entre autres. Évidemment ces traits caractéristiques de l'éthos camerounais sont des « attributions aprioriques » qui peuvent varier en fonction des contextes situationnels. Autrement dit, cet éthos culturel/collectif préalable, peut être retravaillé, en fonction des enjeux de l'interaction, pour porter le projet discursif d'un locuteur.

Dans la présente étude, il sera question de relever l'impact de cet éthos collectif sur la manière dont certains Camerounais installés au Canada perçoivent ou se représente l'autre.

Méthodologie

Nous avons organisé une série d'entretiens semi-directifs afin de comprendre, à partir d'un certain nombre de questions, les expériences de certains Camerounais. Les questions posées portaient sur les perceptions de la situation sociolinguistique du Canada, les parcours linguistiques des personnes interrogées, les langues qu'elles parlent, les différences auxquelles elles se sont/ont été confrontés, leur rapport (affectif) avec les variétés de français au Canada, leurs expériences concernant certains rituels de politesse au Canada et les stratégies mises en œuvre pour gérer les confrontations/différences ou les mécanismes d'adaptation à la nouveauté et à l'altérité. Les entretiens, d'une durée d'environ 45 minutes chacun, ont été menés entre février et avril 2009 auprès de huit personnes (une femme et sept hommes), résidant à Winnipeg (Manitoba), Toronto (Ontario), Halifax (Nouvelle-Écosse) et Sydney (Nouvelle-Écosse)¹³. Ce groupe était composé de trois étudiants, un pharmacien, un agent en communication et trois professeurs d'université. Le critère de choix de ce groupe était tout simplement l'intérêt et la disponibilité. Six des huit entretiens se sont déroulés au téléphone en raison de la distance géographique entre la ville de résidence des personnes interrogées et celle du chercheur. À ces données s'ajoutent nos connaissances des pratiques langagières au Cameroun et nos connaissances des pratiques au Canada où nous nous sommes installé depuis bientôt sept ans. Ces enquêtes se complètent également par l'observation ethnographique (écoute et prise de notes de conversations informelles avec d'autres membres de la diaspora qui n'ont pas été interrogés). Il faut rappeler que l'analyse que nous proposons ici ne dresse pas le portrait de l'ensemble des Camerounais installés au Canada.

Analyses

Nous présentons, dans un premier temps, le discours des enquêtés et leurs regards sur la situation sociolinguistique du pays d'accueil en général et leurs représentations au sujet des variétés de français parlées au Canada en particulier (4.1.). Ensuite, nous analysons les compétences linguistiques des interviewés ainsi que leurs discours sur les mutations survenues dans leurs pratiques linguistiques (4.2.). La troisième section (4.3.) aborde la question des attitudes adoptées face aux pratiques langagières des autres francophones. La quatrième section (4.4.) évoque les pratiques de la politesse et la gestion discursive des relations interpersonnelles. Il sera question ici d'aborder les phénomènes comme le vouvoiement et le tutoiement, les routines de salutation, l'expression du mécontentement, les relations hommes-femmes dans le but de relever d'éventuelles différences avec les pratiques au Cameroun et de mettre en lumière les stratégies mises en œuvre par les personnes interrogées pour gérer les zones de confrontations.

Regards sur la situation sociolinguistique du Canada

L'une des réalités nouvelles auxquelles il faut faire c'est de comprendre le

décalage entre les représentations préalables à l'égard du paysage sociolinguistique canadien (avant leur arrivée au Canada) et la réalité sur place. En effet, la plupart des participants ont fait part de leur surprise en ce qui concerne le « bilinguisme inégalitaire », la « disparité entre le nombre de francophones et le nombre d'anglophones » plus précisément, au Canada. Les enquêtés n'hésitent pas à qualifier leur représentation préalable de « perception tronquée » et de manque de connaissances du profil « unilingue de la plupart des provinces canadiennes », comme dans l'extrait ci-dessous :

JT : j'avais une perception et j'ai plutôt été déçu / parce que ehm je me rappelle avant de venir au Canada j'avais transité par Montréal à deux reprises pour aller aux États-Unis / j'avais une perception mais elle était tronquée / à Montréal bon l'idée bon le Canada est bilingue et à Montréal tu entends beaucoup l'anglais / donc je pensais que le Canada est comme ça [comme à Montréal] / mais bon je me suis inscrit à l'université Laval en doctorat / je ne voulais pas le faire en France / c'est comme ça que je me retrouve à Québec / je voulais le faire en français dans la perspective d'aller continuer à enseigner en français / mais la perception que j'avais était erronée / j'avais pensé que dans la rue aussi quand on dit pays bilingue que ça se passe aussi dans la rue / à Québec ce n'était pas du tout vrai / la subtilité qu'on ne maîtrisait pas c'était le profil linguistique des provinces / il n'y a que le Nouveau Brunswick qui est officiellement bilingue /.

Certains participants tentent de relativiser leur représentation en qualifiant le paysage sociolinguistique canadien de situation plus complexe qu'on ne le pense :

HB : je dois dire qu'étant au Cameroun j'ai eu à traduire des textes pour le Canada pendant cinq années et c'étaient des textes rédigés dans un français je dois dire très soigné, dépouillé bon de certaines particularités / je savais qu'avec l'accent québécois ce n'était pas toujours évident / mais une fois ici je me suis rendu compte que les choses sont beaucoup plus complexes quoi.

Au-delà de la surprise et de la déception, pour certains, au sujet du bilinguisme inégalitaire, les personnes interrogées se prononcent sur les variétés de français au Canada. Dans l'ensemble, le discours énoncé est dévalorisant: les participants emploient des tournures de 'mis à distance' telles que « je ne peux pas appeler ça du français » ; « ça c'est vraiment une autre langue » ; « c'est complètement une autre langue » ; « c'est vrai qu'ils ont un vocabulaire, le lexique français mais [...] sa structure c'est vraiment une autre langue ». D'autres témoins plus conciliants admettent qu'il faudrait nuancer le concept de français canadien en mettant en avant l'existence de plusieurs variétés de français au Canada, comme le montre l'extrait (3) :

AF : on peut parler d'un français canadien / c'est un peu caricatural parce qu'il y a comme dans toute société diversifiée, il y a beaucoup de types de français au Canada / si on parle d'un français canadien c'est parce que toutes les variétés de français parlées au Canada ont une certaine dose d'anglicisation / mais au-delà de ces caractéristiques il y a des français parlés au Canada / la variété acrolectale

serait celle dépouillée de ces anglicismes là comme préconisée par l'Office québécois de la langue française où on remplacerait les mots d'origine anglaise par les mots parfois créés de toutes pièces / en général ce sont des fonctionnaires qui sont dans des bureaux qui préconisent ça.

En général donc, les termes les plus employés pour décrire les sentiments des enquêtés par rapport à la situation sociolinguistique au Canada sont : *choc ; déception ; conception erronée, loin de la réalité ; situation complexe ; disparité, etc.*

Un autre témoin va plus loin pour exprimer la conviction que « le Canada est un pays multilingue », que le « bilinguisme est une farce » et que certaines situations de communication excluent plutôt une bonne partie des locuteurs francophones et anglophones. Pour lui donc le bilinguisme officiel « ne correspond en rien aux réalités sociales ». Selon ce participant, la tolérance des autres langues conduit inéluctablement à l'exclusion des ayant-droits, notamment les francophones et les anglophones :

AT : on dit que le Canada est un pays bilingue / mais dans la réalité je dirais que c'est un pays multilingue / parce que le Canada est un pays où des communautés / où on peut vivre / où des communautés peuvent vivre de manière isolée et pratiquer une langue précise pendant trente ans / tu verras des Chinois qui ne disent pas un seul mot anglais et qui travaillent dans des magasins chinois ou pakistanais où on ne parle ni anglais ni français / et pour tout arranger comme si ça ne suffisait pas tu verras / dans des machines automatiques des banques tu as désormais le choix entre l'anglais et le mandarin / en fait la situation linguistique euh officielle est une farce / parce que les impératifs, les exigences, la clientèle économique et sociale fait que les divers agents économiques et commerciaux s'adaptent à des clientèles précises / dans des couloirs culturels de la ville et des universités il y a des annonces très souvent en mandarin ou en coréen / du coup ça exclut une bonne frange de la population / tu vois une annonce, la suite de la description c'est en mandarin ou en chinois ou bien en coréen alors du coup moi je ne me / on se rend compte que ce n'est pas pour un sujet comme moi / [le bilinguisme] c'est une sympathique réalité officielle mais qui ne correspond en rien aux réalités sociales / pour tout arranger il y a plein de services où on dit *you speak your language* même dans les services officiels /.

Il faut dire que le sentiment de surprise et déception qu'exprime certains participants au sujet du bilinguisme inégalitaire au Canada est on ne peut plus surprenant. En matière de bilinguisme officiel, la situation du Cameroun n'est pas très différente de celle du Canada. En effet, « le bilinguisme officiel camerounais, équilibré si l'on s'en tient au seul statut des deux langues officielles, masque néanmoins une réelle inégalité sociolinguistique: les francophones sont en très grande supériorité numérique puisqu'ils représentent les quatre

cinquièmes de la population camerounaise. De plus, les principales grandes villes du pays – et dont l'essentiel de l'activité économique et politique – sont en zone francophone (Yaoundé, Douala, Bafoussam, Edéa) »¹⁴.

On se demande donc d'où provient cette attente d'un bilinguisme idéal dont on ne pourrait se prévaloir dans son pays d'origine. Nous avons affaire à un cas de mauvaise foi ou à une preuve de la méconnaissance lamentable de la situation sociolinguistique du Cameroun. Nous pensons qu'une bonne connaissance des réalités linguistiques au Cameroun aurait favorisé une meilleure compréhension des réalités canadiennes.

Mobilité et changements dans les pratiques linguistiques

La question du cursus académique et du parcours professionnel des témoins et le statut de francophone en milieu minoritaire au Canada, pour la plupart d'entre eux, nous ont aussi permis d'aborder la problématique de leurs compétences et pratiques linguistiques et la question de la langue de référence dans leurs interactions quotidiennes. Cela nous a notamment permis de relever que les changements dus à la mobilité spatiale s'appréhendent généralement en termes d'enrichissement et/ou de conflit. Cette situation s'explique par le fait qu'avant leur arrivée au Canada, les enquêtés sont des locuteurs du français standard, acquis à l'école, et, dans une moindre mesure, de l'anglais. Arrivés au Canada, la plupart d'entre eux (six sur huit) se sont installés, pour des raisons socio-professionnelles et académiques dans une province anglophone. Leur profil linguistique subit ainsi quelques changements. Pour certains, en effet, le contact permanent avec les locuteurs natifs de l'anglais contribue à l'amélioration substantielle des compétences dans cette langue. C'est le cas de l'auteur de l'extrait ci-dessous :

AT : je parlais parfaitement le français et l'anglais / mais arrivé ici les circonstances professionnelles et sociales ont je dirais amélioré mes performances linguistiques en anglais / parce que vivant dans un milieu anglophone j'ai donc été obligé de parler d'avantage anglais que français / ensuite des exigences pédagogiques linguistiques m'ont amené à améliorer mon espagnol parce qu'il fallait une exigence de troisième langue en plus du français et de l'anglais pour pouvoir avoir ses examens de passages / la fréquentation des personnes parlant anglais et espagnol a modifié disons amélioré sensiblement mes performances linguistiques.

Pour d'autres enquêtés, par contre, la pratique de l'anglais bute sur la présence d'une langue autre que le français, d'autant plus que ceux-ci ont vécu, pour des raisons académiques ou professionnelles, dans d'autres pays européens (Allemagne, Suède, Norvège, Espagne, Italie, etc.). C'est le cas de l'enquêté ci-dessous dont le séjour de plus de quatre années en Italie a considérablement modifié la place des langues dans son répertoire linguistique. Au départ, ce dernier devait résoudre, ne serait-ce que pour quelques temps, le problème de langue de référence :

ED : L'aisance que j'ai eue en Italie je l'ai perdue quand je suis arrivé au Canada pour apprendre l'anglais / quand il fallait apprendre l'anglais au Canada il m'a semblé plus difficile l'apprentissage de l'anglais que l'apprentissage de l'italien / j'avais un problème de langue de référence au début quand je suis arrivé ici / quand ma j'étais en Italie ma langue de référence c'était le français / quand j'arrive au Canada langue de référence avait tendance à être l'italien / et de temps en temps quand je voulais m'exprimer dans mes débuts avec quelqu'un en anglais je me rendais compte que je sortais des mots italiens en croyant que c'était des mots anglais / le fait d'avoir appris une deuxième langue a été difficile pour moi pour l'apprentissage de l'anglais quoi /.

Au fil du temps, la pratique du français dans la vie de tous les jours se limite désormais au cercle familial :

ED : Je dirais que ma langue de référence est devenue maintenant l'anglais / euh parce que maintenant je pense plus mes choses en anglais / c'est-à-dire que pour parler maintenant en français j'ai besoin de temps en temps / j'ai besoin peut-être de cinq minutes de conversation pour remettre les choses dans le vrai canal quoi / parce que dans ma tête maintenant j'ai un registre francophone j'ai un registre anglophone j'ai un registre italien / j'ai des trous de vocabulaire en français / c'est plus spontané en anglais / en famille c'est le français mais tu vas te rendre compte qu'ici ehm nous sommes dans une immersion anglophone / ce qui fait que les enfants ont aussi tendance à avoir comment dirais-je des mots en anglais dans leur français / c'est que de temps en temps on corrige / ça devient parfois très difficile à faire les devoirs / à les corriger tous les jours /.

Regards sur les compétences linguistiques des autres francophones

En ce qui concerne les compétences et pratiques linguistiques des autres francophones, les Québécois, Acadiens (de souche), les discours laissent apparaître deux types d'attitude : 1) l'adaptation aux autres variétés de français ; 2) la dévalorisation des variétés canadiennes du français. L'approche adaptative des participants consiste surtout en un emploi ciblé d'anglicismes morphologiques, syntaxiques et lexico-sémantiques afin de garantir la « la communication directe » avec les autres :

MN : ce sont des termes que actuellement j'utilise parce que je suis dans un contexte où au lieu de dire *annuler* / au lieu de dire 'annuler' pour avoir après n'est-ce pas à téléphoner aux gens pour préciser ce qu'on voulait dire / ou bien pour éviter qu'on ne t'appelle pour demander qu'est-ce que ça veut dire j'utilise exactement le terme qu'ils utilisent 'canceler' / c'est par souci de communication directe / mais dans mes textes ou dans mes correspondances officielles j'utilise les termes appropriés /.

On observe cependant que MN bémolise ses propos en précisant que son choix se limite à l'oral et aux situations informelles. D'autres témoins relèvent pour les déplorer la très forte influence de l'anglais sur les variétés de français parlées dans leurs provinces respectives ainsi que les « insuffisances grammaticales » et « fortes divergences lexico-sémantiques » qui meublent

les pratiques du français des autres francophones. D'où la mise en place d'un certain nombre de mécanismes de censure et l'hostilité des enquêtés à toute forme d'assimilation/d'accommodement linguistique. Aussi déclarent-ils « éviter » ou « se tenir à l'écart de » ces variétés, tout en faisant tous les « efforts conscients nécessaires » pour ne se pas laisser séduire par « cette façon de parler ». Et certains d'ajouter qu'ils « se ressaisissent généralement après des moments d'inattention » :

HB : je dois dire qu'en tant que moniteur de français il y a un phénomène conscient qui fait que je me dois de parler un français standard quoi / par rapport aux réalités je dois reconnaître que je me suis retrouvé en train d'utiliser l'expression *ça fait du sens* avant de me ressaisir par la suite / il y a vraiment un processus conscient qui fait en sorte que bon je fais tout pour éviter ça quoi /.

AF : ce que je ressens souvent c'est que lorsque je suis dans une situation où il n'y a pas compréhensibilité ou quelqu'un me parle le français et que je dois faire d'énormes efforts pour comprendre ce que la personne dit / je me dis à un certain moment est-ce que finalement on parle la même langue / je n'ai aucun problème quand ces francophones-là se parlent entre eux quelle que soit la façon de parler ça ne gêne pas / mais je me dis toujours en parlant à un autre francophone qui n'appartient pas qui n'a pas le background sociolinguistique on devrait faire un effort / Parfois je fais un effort conscient de ne pas intégrer ça / mais je ne peux pas garantir si je réussis à le faire à cent pour cent /.

AT : il y a toujours parfois des difficultés de communication / j'estime que ce n'est pas mon devoir d'apprendre une variété de français à cet âge ou à ce niveau-ci / les Québécois les plus intelligents savent qu'on parle autrement et ils s'adaptent / je n'effectue pas d'efforts précis dans ce sens-là / non /.

Ces propos montrent à suffisance que la plupart des témoins « sont fortement imprégnés de l'idéologie du standard [...] qui consiste à croire en une seule forme acceptable de langue française, en l'occurrence dans le contexte francophone, celle qui est parlée par les Français »¹⁵. Parce qu'ils s'estiment locuteurs d'une variété prestigieuse donc, les enquêtés déclarent déployer diverses stratégies pour la préserver de tout élément susceptible de porter préjudice à l'auréole de celle-ci. Lorsqu'ils sont interrogés sur la possibilité d'apprendre les variétés canadiennes du français, certains indiquent sans détours que « ce n'est pas [leur] devoir d'apprendre une autre variété de français à cet âge ou à ce niveau-ci », et ils insistent sur le fait que les autres devraient faire l'effort d'apprendre le français standard. Pour le témoin auteur des propos ci-dessous, au-delà des blocages psychologiques concernant l'usage du français québécois, adopter cette variété de français reviendrait à s'exposer à la raillerie des locuteurs du « bon français ». Ce serait en quelque sorte mettre sa propre face en péril :

JT : moi je ne l'ai jamais appris [parlant du français québécois] / je n'ai jamais voulu le parler / j'entends les enfants parler / mais ça ne sort jamais de ma bouche / vraiment moi j'ai un blocage par rapport à ça / je ne veux pas / je sais que c'est du mauvais français / et puis euh / initialement en arrivant ici mon intention n'a jamais été de rester ici / et je me disais c'est pas possible / tu rentres au Cameroun et tu enseignes à l'université / tu parles un français comme ça / on ne va pas te prendre au sérieux / je le comprends parfaitement mais je ne le parle pas /.

Pour éviter les malentendus interculturels suscités par ces différences, JT recourt généralement à la stratégie de la reformulation lorsqu'il s'adresse aux « Québécois de souche » :

JT : il arrive que tu leur parles et qu'ils ne comprennent pas ce que tu as dit / il faut reprendre ce que tu as dit / mais j'ai toujours préféré reprendre à la place de parler comme eux / j'ai toujours accepté de reprendre jusqu'à ce qu'on me comprenne /.

Ces perceptions des pratiques du français révèlent des luttes de positionnement en francophonie périphérique. Les témoins semblent vouloir affirmer une position centrale en considérant leur façon de parler comme la norme. Nous avons ici la preuve que « les notions de centre et de périphérie ne sont [...] pas figées, mais permettent plutôt d'illustrer des rapports de force qui renégocient au fil des situations de contacts »¹⁶.

Pratiques de la politesse et gestion des relations interpersonnelles. Formes nominales d'adresse, vouvoiement et tutoiement

L'emploi des formes nominales (prénoms, patronymes, titres, termes de parenté, etc.) et pronominales (*tu* et *vous*) d'adresse constitue l'un des problèmes de communication auxquels les Camerounais francophones se trouvent confrontés. Ces problèmes s'expliquent par le fait que le phénomène d'adresse au Canada obéit à des normes et pratiques qui diffèrent à égards de celles du Cameroun. Dans la narration de leurs expériences, la plupart des personnes interrogées évoquent les différences culturelles entre le pays d'accueil et le Cameroun et décrivent les stratégies mises en œuvre (adaptation, évitement, etc.) pour résoudre ce conflit interculturel.

HB : oui ça m'a trop marqué / ça m'a trop marqué / quand je suis arrivé ici / une fois il y a quelqu'un qui m'a demandé 'est-ce que Pierre est là ? [Pierre est le Directeur de thèse de HB] / je me suis demandé / il appelle mon grand-là Pierre c'est impensable / ce qui fait donc que j'ai remarqué que personne ne m'a jamais appelé par mon nom de famille personne / il ya des professeurs que je vouvoie / il y a une de mes professeurs qui a demandé qu'on la tutoie / au début ce n'était pas vraiment évident / l'Africain que je suis venant d'un milieu où il y a toujours ce respect-là envers l'aîné / mais avec le temps on s'y habitue / mais je dois avouer qu'il y a des professeurs qui m'appellent Hervé et ils me vouvoient /

la plupart des professeurs disent Hervé mais me vouvoient / et je ne les appelle pas par leur prénom / je les appelle soit monsieur, soit madame et je les vouvoie / je me suis rendu compte qu'ils ne sont pas habitués à ces titres qu'on a chez nous / par exemple docteur tel / voilà quelque chose qui m'a frappé / au pays je connais des professeurs que tu dois appeler professeur / ici [au Canada] ça n'existe pas on appelle les gens par leurs prénoms / ce qui fait que habituellement quand j'arrive et que je rencontre certains de ces professeurs-là je ne les appellent pas par leurs noms / j'engage juste la conversation quoi / je peux tout simplement sourire / je suis sûr que quand je vais sourire ils vont dire bonjour Hervé et je réponds aussi bonjour /.

AF : moi qui étais toujours à vouvoyer des gens que je ne connaissais pas / des gens que respectais par leur statut social et tout cela / ici je constate que c'est différent / le tutoiement est beaucoup plus à la mode / ça fait que je suis toujours en train de faire un aller et retour entre *vous* et *tu* parfois à la même personne / ça me gêne moi-même / c'est difficile / ayant passé toute ma vie à vouvoyer mon prof / et que j'arrive ici et mon prof me dit 'non, il faut me dire tu' / bon, je veux bien / je dis 'tu' mais mon background me rappelle à l'ordre / mon prof me dit toujours 'n'oublie pas qu'on doit se tutoyer' / je dis oui mais / il me dit 'on comprend vous qui avez le système français généralement c'est ce qu'on dit' / mais jusqu'aujourd'hui ça fait quatre ans mais j'ai toujours du mal à n'utiliser que tu / de temps en temps la conscience est là / je dis tu parce qu'on a demandé / mais quand je suis emporté dans la conversation le vous l'emporte /.

AT : ça c'était un choc parce que la norme que j'ai connue / pour tutoyer on en demande l'autorisation / on tutoie des proches mais au Québec et ici [en Ontario] habituellement on tutoie on appelle les gens par leurs prénoms de manière très spontanée / c'est un signe d'affection / donc ça m'a pris pas mal de temps pour m'y habituer / mais jusque là je crois que je m'y habitue un peu mal / et je vouvoie toujours mes étudiants et mes collègues même si en les vouvoyant ils me tutoient pour la plupart ils ne comprennent pas le sens de ma démarche /.

MN : quand tu as déjà mis deux ou trois ans dans le milieu canadien tu es obligé de tutoyer / encore une fois tu es obligé d'accepter ces habitudes linguistiques / dans les écrits moi j'évite toujours le tu / parce que il y a même mon boss quand je lui écris des textes des petits messages je lui toujours dit 'monsieur le doyen vous' / bon lui effectivement étant Africain il ne pose pas de problème / mais je sais aussi qu'il y a des personnes qui lui font des memo et le tutoient tout simplement /.

Les routines de salutations

La différence entre les habitudes au Canada et les pratiques à la camerounaise, en ce qui concerne les salutations verbales et non verbales, s'appréhende surtout en termes de verbosité et de complexité. Si, de manière générale, les échanges de salutations au Canada sont courts, les Camerounais semblent habitués aux séquences plus longues. Cette divergence amène certains interviewés à adopter deux types de comportement en fonction des interlocuteurs : a) être peu bavard voire silencieux avec un allocataire de culture

occidentale et b) être volubile envers un Africain.

HB : une fois le grand [mon directeur de thèse originaire du Cameroun] m'a dit 'Hervé je sais que chez vous [au Cameroun] on salue tellement mais ici- là ce n'est pas ça' / quand quelqu'un te dit 'bonjour' c'est toujours quand même un choc / quand tu salues les gens longuement ils ne disent pas / ils ne vont pas te dire qu'ils n'ont pas assez de temps / ils écoutent ils écoutent peut-être parce que tu viens d'arriver / ils se disent qu'en face deux ils ont quelqu'un qui vient d'ailleurs / j'ai constaté un peu plus vite / une ou deux fois je me suis laissé aller bon sans m'en rendre compte / j'ai compris le système / maintenant c'est bonjour bonsoir et ça va /.

AF : justement quand je vois un Camerounais un Africain en général j'ai tendance à faire beaucoup plus que de simples salutations / je demande toujours comment se porte la famille et parfois comment va la famille en général au pays dans son pays et tout ça / donc il y a toujours ce souci là de voir quelqu'un à qui on ressemble sur le plan culturel et d'utiliser les mêmes outils langagiers dans notre culture / maintenant avec les Canadiens de souche si ça existe je suis différent / il faut quand même dire que je suis tenté c'est vrai que on ne dirait pas à cent pour cent qu'ils ne saluent pas longuement / parce que quand ils commencent à parler de leur climat / parfois c'est des gens qui sont aussi assez verbeux-äh / mais bon ça reste quand même marginal par rapport à chez nous /.

MN : ici c'est à peine qu'on se salue / les gens sont pressés / les gens ont d'autres chose à faire / parfois tu salues un collègue il ne répond pas / celui que tu as vu là il est là physiquement / il est loin / il pense à autre chose / en tout cas on est occupé /.

Il convient de préciser que les Camerounais ayant séjourné dans d'autres pays occidentaux avant d'immigrer au Canada ne vivent pas ce phénomène de la même manière que ceux qui sont venus directement du Cameroun, comme le précise si bien l'auteur des propos suivants :

JT : personnellement c'est des problèmes que je n'ai pas connus pour la simple raison que j'avais déjà vécu en Europe / chez nous habituellement les salutations commencent habituellement par tendre la main / mais ici tout est verbal / je ne tends la main que si on me tend la main / quand j'arrivais ici j'étais déjà comme immunisé par rapport à ça /.

Les salutations non verbales posent aussi d'énormes malentendus interculturels. Les Camerounais sont, il faut le souligner, originaires d'une société que l'on caractérise de la manière suivante: a) les frontières entre l'autre et soi ne sont pas toujours définies, b) il y a un enchevêtrement constant des zones de proximité intimes, sociales, personnelles et publiques, c) les interactions quotidiennes

sont sous-tendues par la proximité physique voulue, subie, tolérée, observée, d) les poignées de main, les bises, les contacts physiques sont tolérés. Les éléments mentionnés ne s'observent pas avec la même acuité au Canada canadien. Comme le montrent les deux extraits suivants, cette différence culturelle provoque des malentendus d'ordre divers :

HB : le premier jour pour moi c'était un scandale / moi j'ai serré la main à une fille ici-là mais elle n'en revenait pas / elle n'en revenait vraiment pas / j'ai dû demander à un ami pourquoi est-ce que c'est un crime de serrer la main à quelqu'un / j'ai été choqué parce que maintenant chaque fois que je rencontre quelqu'un il faut toujours que bon la main reste bien à l'écart / il y a aussi la culture des baisers des bises qu'on donne là / c'est vraiment terrible quoi / c'est un choc pour moi / c'est vraiment un choc / ce qui fait donc que après il y a eu une française qui m'a rencontré en tout cas / elle m'a abordé elle a voulu me faire une bise je n'ai pas réagi quoi / elle s'est sentie un peu frustrée /.

AF : chaque fois que je rencontrais des dames je tendais toujours la main pour saluer comme on fait chez nous [au Cameroun] / puisque ne pas le faire serait impoli chez nous / bon on salue on dit ce qu'on pense / jusqu'à ce qu'un ami me tire dans un coin pour me dire `mais attention ça c'est un peu offensant dans cette culture` / c'est offensant de dire comme on dit chez nous bonjour la mère [éclats de rire] / oh salut la mère et cetera et d'autres appellatifs de ce genre / au point où maintenant je m'impose une de plus en plus je me suis imposé une certaine discipline pour ne rien dire du tout /.

La gestion des relations 'hommes - femmes'

Les interactions entre les hommes et les femmes au Cameroun se caractérisent, en partie, par l'échange de compliments, surtout les compliments faits aux femmes. Les hommes abreuvant de compliments, et le plus souvent en public, les femmes qu'ils connaissent et même celles qu'ils rencontrent pour la première fois. Ces caresses verbales et « audaces langagières » portent généralement sur l'apparence physique (l'habillement, la coiffure, etc.) et sont aussi imaginatives, osées qu'intéressées. Si cette forme d'attention souvent exagérée s'explique par l'esprit général de convivialité sociale, elle est davantage tributaire de la domination sociale dont jouissent les hommes. La situation au Canada est tout à fait différente. Dans la gestion des relations avec des personnes de sexe opposé et d'origine culturelle différente, l'interaction avec l'altérité exige beaucoup de prudence, comme l'indique AT dans l'extrait suivant :

AT: ici il faut être extrêmement prudent / parce que en faisant un compliment ici c'est souvent perçu comme plein de sous-entendus prétentieux et lourds / ici on est dans un contexte où tout et rien du tout peut être considéré comme un harcèlement / or lorsqu'on est avec des étudiants la vigilance et la prudence sont absolument nécessaires / on ne voudrait pas une seule seconde laisser l'impression à son étudiante qu'on s'intéresse à autre chose qu'aux performances

académiques / donc sur ce point je ne fais aucun commentaire / même avec les collègues à moins que ce soit avec une collègue avec qui je suis proche je ne fais pas de commentaires non professionnels donc qui ne soient pas liés à la fonction qu'on exerce / pas du tout / c'est lourd de conséquences / la dernière chose le nègre est toujours soupçonné de toutes sortes de tentations et de désirs / et la dernière chose que je puisse faire ce serait de laisser une seconde l'impression ou l'illusion à une jeune femme que je suis tant soit peu séduit par son appareillage / on est dans une société où la limite entre soi et l'autre est très très tranchée / du coup lorsqu'on est dans des langages qui semblent abolir la frontière qu'il y a entre moi et l'autre ça devient forcément un peu personnel / je veille très consciemment de manière à ce que cette frontière-là reste / il est clair que je me comporte de manière très différente à l'égard des communautés africaines que je fréquente qu'à l'égard des jeunes dames que je rencontre au travail /.

La gestion des conflits interpersonnels et l'expression du mécontentement

La plupart des enquêtés reconnaissent que la manière dont les émotions (surtout négatives) sont mises en mots au Canada diffère sensiblement des habitudes à la camerounaise. Certains décrivent et dénoncent la culture de l'hypocrisie et du « politiquement correct » comme norme et pratique de base dans leur pays d'accueil, alors que d'autres évoquent les contextes dans lesquels ils étaleraient leurs émotions :

HB : quand je suis par exemple fâché ici bon je dois par exemple m'adresser à un Canadien sur la base de ce que je vois ici / parce que même quand les gens sont fâchés ils le font de façon très très polie / ils emploient toujours des termes très mielleux / ils sont subtils / en revanche si c'est quelqu'un du pays qui m'énerve alors là je me comporte comme un Camerounais / on fait du politiquement correct ici /.

AF : quand je suis vraiment fâché j'essaie de l'étouffer / j'étouffe et je reviens dessus plus tard / c'est peut-être mon caractère / si c'est une personne de ma communauté / quelqu'un qui a une culture similaire à la mienne / je revois la personne après quand on est seul à seul et je lui mets mon venin / mais si c'est quelqu'un qui n'est pas de ma communauté généralement je fais la même chose / je ne repars pas voir la personne / en fonction de ce qu'a fait cette personne / si c'est dans le cadre du travail je contacte la hiérarchie / parce que le fait de voir d'autres personnes c'est pour prendre des conseils / parce qu'après tout on n'est pas chez nous /.

AT : on est dans une société où l'hypothèse répressive de Foucault prime / qu'en général il est souhaitable de ne pas trop étaler ses émotions / généralement en milieu professionnel oui on peut être frustré mais on ne s'énerve pas / parce que d'abord ça ne règle rien et il n'y a personne pour pouvoir s'occuper de vos émotions / donc c'est un choix que j'ai fait / le milieu professionnel est un milieu où les émotions ne comptent pas / où on n'a pitié de personne / c'est un milieu inhumain / donc même lorsque je suis fâché j'essaie de

le formuler en langage poli / [si tu es agressif] on ne percevra que l'agressivité et non le contenu de ce qui est / on retiendra surtout la manière et non le propos / même socialement si je devais étaler une émotion / c'est-à-dire s'il arrivait que je me fâche j'étale mes émotions plus librement chez moi / c'est un cadre privé où je crois que je peux bénéficier d'une certaine attention / dans le milieu professionnel je ne m'énerverais pas du tout / on te prendrait pour un malade /.

MN : ce qui est évident c'est qu'au Cameroun si tu es en conflit avec un collègue vous allez vous expliquer même devant une bouteille de bière / mais dans un contexte de conflit ici si le conflit n'est pas ouvert / si le conflit est larvé vous allez toujours / vous allez toujours faire l'hypocrite / tourner / si le conflit est ouvert vous n'avez pas d'autre choix que de porter le conflit directement à ceux qui sont chargés de pouvoir résoudre ce problème / mais généralement les conflits entre collègues restent très larvés ici par rapport à chez nous /.

Les pratiques orales et/ou écrites : dans quelles langues ?

Les enquêtés estiment aussi que le séjour a un impact sur leur ethos communicatif, en ce qui concerne la pratique de l'écrit et de l'oral en français et en anglais. Pour ce qui est des Camerounais en situation minoritaire, l'anglais s'utilise de manière générale en milieu professionnel et le français en famille et ils écrivent plus qu'ils ne parlent la langue française, comme le relèvent les auteurs des extraits suivants :

HB : c'est l'oral / parce que j'enseigne / je dispense des cours de français à des étudiants dont le niveau n'est pas très très en fait c'est des débutants quoi / il faut beaucoup leur parler /.

AF : en général l'écrit l'emporte sur l'oral / cela serait dû au fait qu'on n'a pas généralement les gens auxquels on va parler le français / et maintenant puisqu'on est dans une zone anglophone on parle plus l'anglais /.

AT: dans le quotidien je parle beaucoup plus anglais / pour des besoins professionnels j'ai choisi d'écrire davantage en anglais / mais je parle français à la maison / lorsqu'on écrit un article en français on a deux ou trois adresses où on peut acheminer son travail / je parle plus français et je n'écris /

MN : moi j'écris beaucoup plus maintenant / je dois dire que j'ai subi une transformation de personnalité / je suis passé de quelqu'un de très volubile

/ quelqu'un qui était très bavard harangueur de foule à quelqu'un qui est presque taciturne / qui réfléchit beaucoup / peut-être c'est aussi la marque de sagesse / mais je dois quand même dire que c'est le parcours professionnel qui m'a transformé / le fait d'avoir rédigé une thèse ici / ça ne peut que modifier ta façon d'écrire / pour te donner une espèce d'idée de ça / une idée de ce que c'est que la concision ici / la simplification ici / ma thèse comporte trois cent quatre vingt-sept pages / pour les trois cent quatre vingt-sept pages j'ai rédigé plus de deux mille cinq cent pages / c'est te dire / te faire voir / parce que si j'avais fait mon doctorat en France j'aurais présenté au moins mille pages / le contexte / le milieu a eu une influence sur moi / je ne sais pas si c'est positif ou c'est négatif / le milieu canadien ou nord-américain est réfléchi dans mes écrits /.

Enjeux de la situation majoritaire ou minoritaire du francophone

Nous avons aussi cherché à comprendre comment les enquêtés se représentent leur statut de francophones. Nous avons surtout voulu cerner leur interprétation du passage de francophones en milieu majoritaire au Cameroun à celui de francophones en milieu minoritaire au Canada.

Pour certains ce statut revêt d'énormes avantages linguistiques et sociaux :

HB : pour moi c'est un avantage / je rencontre des locuteurs natifs [de l'anglais] / j'apprends beaucoup / il y a des réflexes qui naissent / l'accent n'est pas évident /.

AT : c'est un avantage parce que le fait que je sois minoritaire francophone j'sais qu'il y a des avantages sociaux qui sont liés à cela / étonnamment je suis devenu défenseur de la langue française dans les provinces anglophones du Canada / parce je sais qu'il y a un avantage pour les enfants à parler plusieurs langues / donc du coup j'essaie de parler la langue minoritaire parce que je me rends compte que c'est une langue qui est protégée / qui jouit d'un certain statut /.

Pour d'autres, par contre, le statut d'immigrant francophone est un inconvénient, surtout en milieu québécois :

JT : je crois plutôt que c'est un inconvénient / quand tu parles le français sophistiqué que nous on parle / le français grammatical ça ne sonne pas bien aux oreilles des Québécois / parce qu'ils ne le parlent pas / ils ont leur français avec des adaptations locales et des anglicismes et consorts / le français qu'on a appris chez nous / au Québec ce n'est pas un avantage / tout le monde est complexé / même ton prof / même le professeur puisque lui il parle le joual /.

Conclusion

Il s'est avéré que les Camerounais auprès desquels cette enquête a été menée font face à plusieurs zones de confrontations interculturelles et linguistiques. Pour gérer le contact avec l'altérité ils mobilisent divers types de stratégies. On a surtout mis en lumière les regards critiques qu'ils portent sur les pratiques langagières des autres francophones et leurs perceptions des pratiques de la politesse à la canadienne. Les discours énoncés trahissent le plus souvent la construction d'une opposition entre le *nous camerounais* ou *nous africain* et le *eux/ils canadien, québécois, acadien* ou *franco-manitobain*. On observe qu'il y a au bout du compte la volonté de préserver certains aspects de l'ethos culturel camerounais ou africain et de s'adapter, au gré des circonstances, aux styles interactionnels des autres. Pour certains de nos enquêtés, cette volonté de reconstituer l'ethos en permanence n'est autre chose qu'une forme d'intelligence :

JT : quand je rencontre un Camerounais ça se passe comme chez nous / mais quand je suis en présence d'un Québécois ou d'un Canadien ça se passe comme ici / et ça aussi c'est / il faut mettre ça positivement à notre compte / parce ce que je crois que les Africains ont une très grande faculté d'adaptation / on apprend vite et on s'adapte vite / quand on arrive dans un milieu généralement on intègre vite ce qui peut nous servir / on observe et on intègre rapidement ce qui peut nous servir / on observe et comprend très rapidement ce qui peut nous nuire / je crois que c'est à mettre à notre actif / je crois que c'est important / parce que anthropologiquement c'est ça un être intelligent.

Il faudrait étendre la recherche à un corpus de discours plus large et plus diversifié afin de mieux connaître l'opinion des Camerounais et Camerounaises sur les pratiques langagières et socioculturelles en milieu canadien, sur les zones de confrontations auxquelles ils font face et sur les stratégies mises en œuvre pour gérer ces problèmes.

Notes

¹Babault, 2005, p. 35.

²Kerbrat-Orecchioni, 2009, p. 163.

³Amossy, 2006, p. 79.

⁴*idem*, p. 79; voir aussi B. Gibert, cité par Duteil-Mougel (2005), qui parle de « mœurs oratoires » et « mœurs réelles ».

⁵*idem*, p. 82.

⁶Kerbrat-Orecchioni, 2009, p. 164.

⁷*idem*.

⁸Charaudeau, 2005, p. 90.

⁹*idem*.

¹⁰Abriç, 1989, p. 188.

¹¹Babault, 2005, p. 37.

¹²*idem*, p. 38.

¹³Il faut préciser que deux des personnes interrogées à Sydney avaient déjà passé plus de quinze ans à Québec. Leur discours porte en général sur leurs expériences dans la province du Québec.

¹⁴Harter, 2005, p. 93.

¹⁵Violette, 2009, p. 193.

¹⁶*idem*, p. 199.

Références

Amossy, R. (2006). *L'argumentation dans le discours*. Armand Colin.

Babault, S. (2005). Comment gérer des confrontations avec l'altérité en situation de mobilité ? Analyse du cas d'étudiants chinois en contexte universitaire français. In : Van den Avenne (éd.). *Mobilités et contacts de langues* (pp. 35-48). Harmattan.

Charaudeau, P. (2005). *Le discours politique. Les masques du pouvoir*. Vuibert.

Harter, A.-Fr. (2005). Culture de l'oral et de l'écrit à Yaoundé. *Glottopol : revue de sociolinguistique en ligne*, 5, 92-107. http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol/telecharger/numero_5/gpl506_harter.pdf.

Kerbrat-Orecchioni, C. (2009). Ethos individuel, ethos collectif : remarques sur une notion à double face. In : Klaeger, S., Thörle, B. (éd.). *Sprache(n), Identität, Gesellschaft. Eine Festschrift für Christine Bierbach* (pp. 163-176). Ibidem-Verlag.

Orkibi, E. (2008). Ethos collectif et rhétorique de polarisation: le discours des étudiants en France pendant la guerre d'Algérie. In : *Argumentation et Analyse du Discours*, 1. <http://aad.revues.org/index438.html>.

Violette, I. (2009). Les représentations sociolinguistiques de locuteurs français à l'égard du « français québécois » : étude de cas à partir du concept de risibilité. In : Martineau, Fr., Mougeon, R., Nadasdi, T., Tremblay, M. *Le français d'ici : études linguistiques et sociolinguistiques sur la variation du français au Québec et en Ontario* (pp. 185-206). Éditions du GREF.